

Steven J. GOLD, Refugee Communities. A Comparative Field Study. New York, Sage Publications, 1992, 256 p.

Louis-Jacques Dorais

Volume 20, numéro 3, 1996

La nature culturelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015449ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015449ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, L.-J. (1996). Compte rendu de [Steven J. GOLD, Refugee Communities. A Comparative Field Study. New York, Sage Publications, 1992, 256 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 20(3), 155–156. <https://doi.org/10.7202/015449ar>

Steven J. GOLD, *Refugee Communities. A Comparative Field Study*. New York, Sage Publications, 1992, 256 p.

Peu d'études sur les réfugiés d'Asie du Sud-Est ont tenté de les comparer avec des réfugiés d'autres régions du monde. C'est cette tâche que s'est assignée le sociologue Steven J. Gold, en amorçant une comparaison entre les Juifs ex-soviétiques (surtout russes et ukrainiens) de la grande région de San Francisco, d'une part, et les Vietnamiens et Sino-Vietnamiens de Californie du Sud, d'autre part.

Outre sa visée ethnographique (décrire les modes d'insertion économique et d'organisation communautaire des groupes étudiés), cette comparaison cherche à faire avancer les connaissances théoriques sur les communautés immigrées. Elle permet en effet à l'auteur d'apprécier plus clairement la spécificité du statut de réfugié. Gold démontre par exemple que l'accès à divers programmes d'insertion économique et sociale, accessibles aux réfugiés mais pas aux immigrants, gêne la formation de communautés unifiées chez les premiers, puisque l'État leur fournit des outils d'intégration que les immigrants trouvent — ou trouvaient — habituellement au sein de leur propre groupe ethnique.

Cette sorte d'atomisation communautaire des réfugiés juifs ex-soviétiques et des Vietnamiens est aussi due à la grande diversité sociale de ces migrants. C'est là un point sur lequel l'auteur revient à plusieurs reprises : ces groupes ne forment pas des communautés unitaires. Les Juifs récemment arrivés de Russie ou d'Ukraine se méfient souvent les uns des autres et, au-delà de la famille immédiate, ils hésitent à accorder leur confiance à ceux ou celles qui sollicitent leur appui. Ils ont du mal aussi à se reconnaître comme membres d'une grande judéité américaine, se percevant d'abord comme migrants originaires de tel ou tel pays, plutôt que comme tenants d'une religion (qu'ils ne pratiquent généralement pas) aux ramifications transnationales. Quant aux Vietnamiens, ils se subdivisent en au moins trois groupes, dont les intérêts divergent et qui ont parfois du mal à s'entendre : les gens instruits (souvent arrivés aux États-Unis avant les événements de 1975), les réfugiés de classe populaire et les Sino-Vietnamiens.

En dépit de ces tendances centrifuges, les deux groupes étudiés tiennent, semble-t-il, à préserver leur identité et leur culture d'origine. Gold en conclut qu'il faut abandonner l'opposition entre mobilisation communautaire et assimilation rapide qui caractérise la plupart des études sur les migrants américains, pour faire ressortir un troisième mode d'adaptation. Celui-ci serait basé sur le développement de réseaux sociaux limités et discrets (familles, partenariats professionnels, congrégations religieuses, etc.), qui joueraient un rôle central dans l'insertion économique et sociale des réfugiés, tout en leur permettant de préserver des habits avec lesquels ils se sentent familiers. La formation de communautés ethniques bien organisées et fondées sur un large consensus serait donc plus rare qu'on ne le croit généralement. Elle supposerait à la fois des liens préexistants dans le pays d'origine et des facteurs d'unification agissant au sein de la société d'accueil.

Sans constituer une contribution majeure à l'étude de l'immigration, le livre de Gold n'en clarifie pas moins un certain nombre de notions de base sur la formation des communautés de réfugiés. Il illustre bien, entre autres, le pluralisme

existant au sein de la plupart des groupes de migrants. Les données proprement ethnographiques ne manquent pas d'intérêt, rehaussées qu'elles sont par des histoires de cas et de nombreuses photos.

Louis-Jacques Dorais
 Département d'anthropologie
 Université Laval
 Sainte-Foy
 Québec G1K 7P4

Joanne B. EICHER (dir.), *Dress and Ethnicity : Change Across Space and Time*. Oxford, Berg Publishers Limited, Berg Ethnic Identities Series, 1995, 316 p.

Dress and Ethnicity : Change Across Space and Time réunit une série d'essais scientifiques qui traitent du vêtement en tant que manifestation de l'ethnicité. Les textes couvrent cinq continents et plusieurs siècles. Les auteurs sont issus de diverses disciplines : on compte une majorité d'anthropologues, des ethnologues, des sociologues et des historiens du costume et du textile. Le résultat est rafraîchissant avec ses approches d'une diversité kaléidoscopique, et pourtant toutes ancrées dans le travail de terrain. L'édition en couverture souple comprend des cartes utiles, des photographies et des illustrations qui éclairent les textes, des tableaux, des notes de bas de page, souvent de considérables références bibliographiques, de même qu'un index en fin de volume.

Cette impressionnante publication tire son origine des communications qui furent présentées à un séminaire organisé par l'Institute of Social Anthropology de l'Université d'Oxford en 1989. Ce séminaire avait pour objet « La construction sociale de l'identité ethnique » et pour thème la signification du vêtement. D'autres chercheurs furent par la suite invités à contribuer à cet ouvrage.

Dress and Ethnicity est divisé en quinze chapitres ou essais indépendants. La plupart sont regroupés par continents, suivant l'endroit où l'on retrouve chacun des vêtements étudiés. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les essais qui traitent de la complexité du costume ethnique bien que, conservatrice et historienne du costume, je ne sois pas spécialiste de la plupart des disciplines associées à ces travaux. Il est toutefois intéressant de noter que les historiens du costume portent de plus en plus attention au caractère ethnique du vêtement, comme en témoigne le thème du symposium annuel de la Costume Society of America en 1989 : *Ethnic Origins and Influences*.

L'Europe est le premier continent abordé. Brian Chapman, dans le chapitre « "Freezing the Frame" : Dress and Ethnicity in Brittany and Gaelic Scotland », traite du costume dans les Highlands écossais et des coiffes de dentelle de Bretagne, deux éléments pittoresques et bien connus des costumes traditionnels. Il présente de façon convaincante le contexte artificiel, fruit du tourisme ou d'un certain « romantisme », qui a favorisé la survivance du port de ces vêtements. Toujours